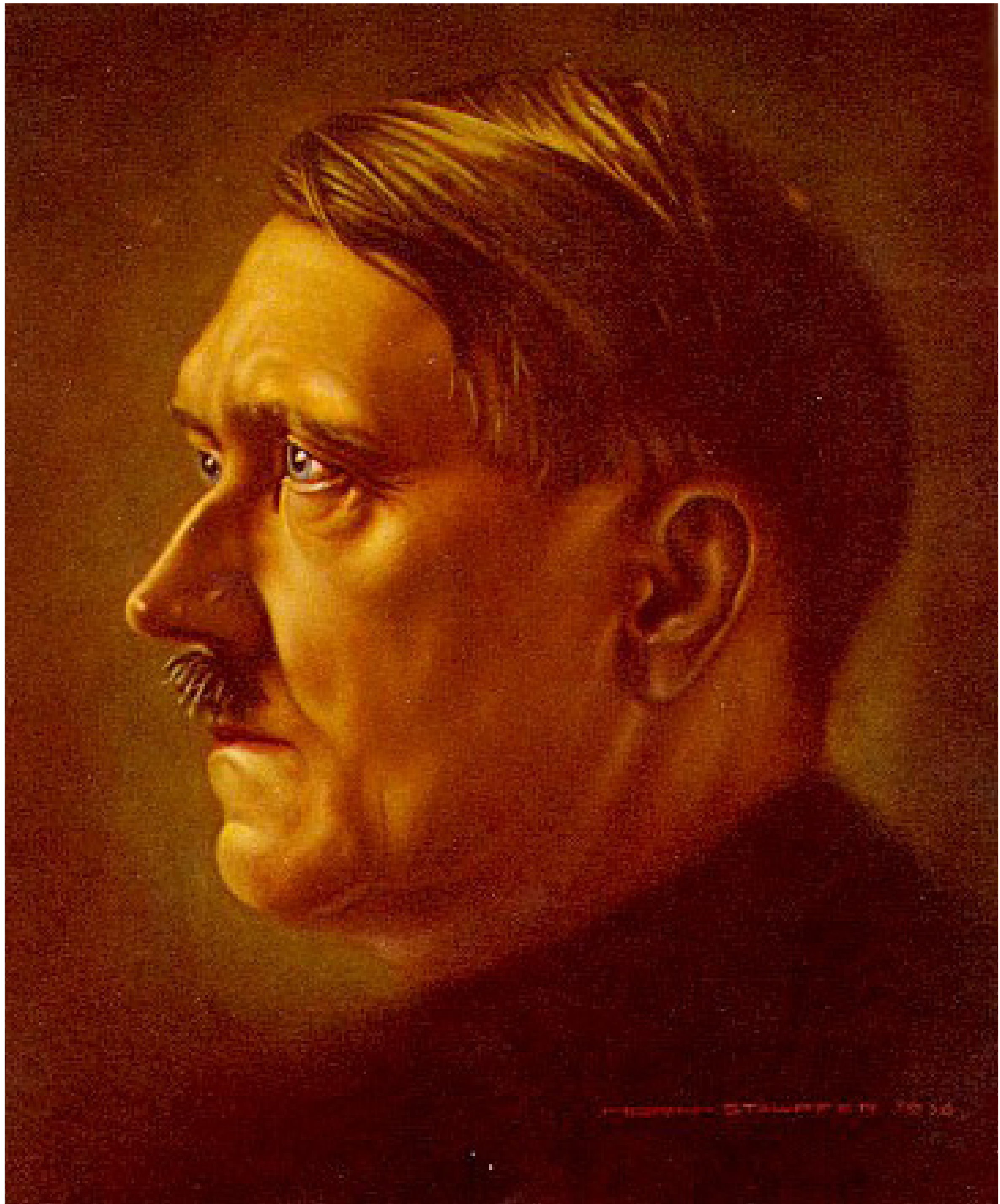
Discours

prononcé pour l'ouverture du Secours d'hiver de guerre

par Adolf Hitler

Berlin, 3 octobre 1941


SHOUT
SHARE
IT







Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.
Un serviteur inutile, parmi les autres.

Décembre 2009

Scan, ORC, Mise en page

LENCULUS

Pour la **L**ibrairie **E**xcommuniée **N**umérique des **CU**rieux de **L**ire les **US**uels

A l'occasion de l'ouverture du Secours d'hiver de guerre,

le Führer

a prononcé le discours suivant au Palais des Sports de Berlin

Les remerciements du Führer au Front et au Pays

Allemands et Allemandes, mes compatriotes !

Si je m'adresse à vous de nouveau aujourd'hui, après de longs mois de silence, ce n'est pas afin de répondre à l'un de ces hommes d'Etat qui se demandaient récemment avec surprise pourquoi je me taisais depuis si longtemps. Un jour la postérité pourra juger en toute connaissance de cause et décider ce qui a eu le plus de poids durant ces trois mois et demi : les discours tenus par Churchill ou mes actes.

Je suis venu ici aujourd'hui pour prononcer comme de coutume quelques mots d'introduction à la campagne du Secours d'hiver. Il m'a, du reste, été très difficile de venir, cette fois, parce qu'à l'heure où je vous parle s'achève une nouvelle opération entamée sur notre front de l'Est et qui doit constituer un événement formidable.

Depuis 48 heures cette action a pris des proportions gigantesques. Elle contribuera à écraser l'adversaire à l'Est.

Je vous parle maintenant au nom de ces millions d'hommes qui combattent en ce moment, afin de vous demander à vous, au pays allemand, de consentir cette année encore, en plus de tous les autres sacrifices, à ceux qu'impose l'œuvre du Secours d'hiver.

Depuis le 22 juin une lutte est déchaînée, qui est vraiment d'une importance décisive pour le monde entier. Seule la postérité pourra discerner nettement quels furent l'ampleur et les effets de cet événement. Elle constatera aussi qu'il est la base d'une ère nouvelle.

Mais cette lutte non plus, je ne l'ai pas voulue.

Depuis janvier 1933, date où la Providence m'a confié la conduite et la direction du Reich, j'envisageais un but défini dans ses grandes lignes par le programme du Parti national-socialiste. Je n'ai jamais été infidèle à ce but, jamais je n'ai abandonné mon programme. Je me suis alors efforcé d'opérer le redressement intérieur d'un peuple qui, après une guerre perdue par sa propre faute, avait subi la chute la plus profonde de toute son histoire. C'était déjà, en soi, une tâche gigantesque. J'ai commencé à réaliser cette, tâche à un moment où les autres y avaient échoué ou ne croyaient plus à la possibilité de réaliser un tel programme.

Ce que nous avons accompli pendant ces années de pacifique redressement, reste unique dans les annales de l'histoire. Aussi est-il vraiment offensant, souvent, pour mes collaborateurs et pour moi de devoir nous occuper de ces nullités démocratiques qui ne sauraient se référer dans tout leur passé à une seule oeuvre vraiment grande et qui fasse date dans leur vie.

Mes collaborateurs et moi nous n'aurions pas eu besoin de cette guerre pour immortaliser notre nom. Les œuvres accomplies en temps de paix y auraient suffi – et même amplement. Du reste nous n'avions **pas encore achevé notre œuvre créatrice dans maint domaine nous ne faisions mime que commencer.**

Ainsi l'assainissement intérieur du Reich avait donc dans les conditions les plus difficiles. En effet, il faut en Allemagne nourrir 140 personnes par kilomètre carré. La tâche est plus facile pour

le reste du monde. Et cependant nous avons pu résoudre nos problèmes, alors qu'en grande partie le monde démocratique n'a réussi à le faire.

Les buts que nous poursuivions étaient les suivants :

- Premièrement, consolider intérieurement la nation allemande ;
- Deuxièmement, obtenir à l'extérieur l'égalité des droits ;
- Troisièmement, unir le peuple allemand et rétablir ainsi une situation naturelle, artificiellement interrompue pendant des siècles.

Ainsi, mes compatriotes, notre programme extérieur lui-même se trouvait donc fixé dès le principe, les mesures nécessaires pour sa réalisation étaient préalablement définies. Cela n'impliquait nullement que nous eussions jamais l'idée de faire la guerre. Mais une chose était certaine, c'est que nous ne renoncions en aucun cas ni au rétablissement de la liberté allemande, ni, par suite, aux conditions d'où sortirait le nouvel essor du pays.

En poursuivant la réalisation de ces idées J'ai soumis au monde un très grand nombre. de suggestions. Inutile de les répéter ici, mes collaborateurs les mentionnent chaque jour dans leur activité de publicistes. Si nombreuses qu'aient été ces offres de paix, propositions de désarmement, propositions en vue d'amener par une voie pacifique un nouvel ordre économique national etc., toutes ces propositions ont été rejetées par ceux auxquels je les avais faites et notamment par ceux qui, manifestement, ne croyaient pas pouvoir accomplir leurs propres tâches en poursuivant une œuvre pacifique – ou, plus exactement, qui ne croyaient pouvoir ainsi maintenir leur régime au pouvoir.

Néanmoins nous avons réussi **peu à peu, au cours de longues années de travail pacifique, non seulement à réaliser** la grande œuvre de réforme intérieure, mais encore à organiser l'union de la nation allemande, à créer le Reich grand-allemand, à ramener des millions de concitoyens allemands au sein de leur vraie patrie et, par suite, à offrir au peuple allemand le poids de leur nombre comme facteur de puissance politique.

Durant ce temps j'ai réussi à acquérir un certain nombre d'alliés, en première ligne l'Italie ; une étroite et profonde amitié m'unit personnellement à l'homme d'état qui la dirige.

Avec le japon également nos relations n'ont cessé de s'améliorer. En outre, nous avions en Europe une série de peuples et d'Etats qui nous avaient toujours conservé une inaltérable et bienveillante sympathie, notamment la Hongrie et quelques Etats nordiques. A ces peuples d'autres se sont joints, mais malheureusement, point ce peuple que j'ai le plus sollicité durant ma vie: le peuple anglais. Non que ce soit le peuple anglais lui-même dans son ensemble qui porte à lui seul la responsabilité de cette situation. Non, ce ne sont que quelques personnes qui, dans leur haine aveugle, dans leur folie obstinée, ont saboté toute tentative d'entente, secondées en cela par cet ennemi international du monde entier, que nous connaissons tous, la juiverie internationale.

Nous n'avions donc malheureusement pas réussi à amener la Grande-Bretagne, et surtout le peuple anglais, à ces relations avec l'Allemagne que j'avais toujours espérées. C'est pourquoi, exactement comme cela s'est passé en 1914, le jour arriva où il fallut prendre une dure décision. Je n'ai certes pas hésité à la prendre, car je voyais clairement que si je ne pouvais réussir à obtenir l'amitié,

anglaise, il valait mieux que l'hostilité de l'Angleterre atteignît l'Allemagne à un moment où je me trouvais encore à la tête du Reich. En effet, si cette amitié n'avait pu être obtenue par mes mesures, par mes avances, c'était donc qu'elle était à jamais **perdue ; il ne restait donc plus qu'à combattre, et suis reconnaissant au Destin du fait que cette lutte ait pu être dirigée par moi.**

Je suis donc également convaincu qu'il n'y a réellement aucune entente à espérer avec ces gens-là. Ce sont des fous délirants, des gens qui depuis dix ans déjà n'ont qu'un seul mot à la bouche : «Nous voulons de nouveau une guerre contre l'Allemagne !»

En effet, durant toutes les années pendant lesquelles Je me suis efforcé d'amener à tout prix une entente, M. Churchill n'a jamais fait que répéter : «Je veux avoir ma Guerre !»

Il l'a maintenant, cette guerre ! et tous ses co-fauteurs qui, comme lui, excitaient à la guerre et ne trouvaient rien d'autre à dire que : «Nous aurons une guerre charmante» et qui, dès le 1er septembre 1939, se félicitaient mutuellement de voir venir cette charmante guerre, ils auront, entre temps, sans doute changé d'idée sur les charmes qu'elle présente.

Et ils ne savent pas encore que cette guerre n'a rien de charmant pour l'Angleterre, ils finiront par s'en apercevoir avec le temps aussi sûrement que je vous parle ici.

Ces fauteurs de guerre – non seulement dans l'ancien monde, mais dans le nouveau – ont réussi à faire marcher la Pologne. Ils ont su avec ruse la persuader que, premièrement, l'Allemagne n'était pas ce qu'elle prétendait deuxièmement, on avait la garantie d'obtenir en tout cas l'aide nécessaire. C'était l'époque où l'Angleterre n'allait pas encore mendier aide et assistance dans le monde entier, mis où elle offrait encore généreusement son appui. Depuis lors, ma situation a bien changé !

Nous n'entendons plus dire maintenant que l'Angleterre mène à la guerre un État en lui promettant de l'aider, mais nous l'entendons mendier dans le monde entier pour qu'on lui vienne à elle-même en aide.

J'ai fait alors à la Pologne des propositions dont il faut dire – maintenant que les événements ont, contre notre volonté, pris un autre cours – que c'est évidemment la Providence, la toute-puissante Providence qui a empêché alors que mon offre fût acceptée. Elle savait pourquoi cela ne devait pas être, et maintenant, moi aussi, je le sais, nous le savons tous.

Cette conjuration de démocrates de Juifs et de francs-maçons a donc réussi, il y a deux ans, à précipiter d'abord l'Europe dans la guerre. Les armes devaient décider.

Depuis lors se déroule une lutte entre la vérité et le mensonge. Et comme toujours, cette lutte se terminera par la victoire de la vérité. En d'autres termes : la propagande britannique, la juiverie internationale et leurs complices les démocraties, auront beau entasser les mensonges, elles ne changeront rien aux faits historiques. Et c'est un fait historique que les Anglais ne sont pas en Allemagne, que les autres Etats n'ont pas conquis Berlin, qu'ils n'ont avancé ni à l'ouest ni à l'Est.

La vérité historique est que, depuis deux ans déjà, l'Allemagne a écrasé un adversaire après l'autre

Cela, je ne l'ai pas voulu. Après la première phase de la passe d'armes, le leur ai aussitôt tendu de nouveau la main. J'ai moi-même été soldat et je sais le prix que coûtent les victoires, combien

de sang, de misères, de désolation, de privations et de sacrifices elles comportent. On a repoussé plus brusquement encore ma main et, depuis lors, nous avons su que chaque offre de paix de ma part servait immédiatement de prétexte au fauteur de guerre Churchill et à ses satellites pour déclarer aux peuples dupés que c'était là une preuve de la faiblesse allemande. Une preuve que nous ne pouvions plus combattre et étions à la veille de capituler. J'ai donc renoncé à essayer de nouveau d'emprunter cette voie.

J'ai fini par me convaincre qu'il fallait amener une décision bien nette, et une décision pour l'histoire universelle des prochaines, cent années.

M'efforçant toujours de restreindre l'étendue de la guerre, je me suis résolu en 1939 à une démarche qui, à vous surtout, mes vieux camarades du Parti, a semblé, je dirai presque, la plus cruelle humiliation que j'ai dû subir. Alors j'ai envoyé mon ministre à Moscou. Il me fallait surmonter mes propres sentiments – et ce fut très amer – mais lorsqu'il y va du bien de millions d'individus, ce n'est pas aux sentiments à décider. J'ai essayé d'arriver là à une entente. Vous savez vous-mêmes mieux que quiconque à quel point j'ai loyalement et Sincèrement tenu mes engagements. Notre presse n'a plus écrit un mot contre la Russie, **plus un mot n'a été prononcé dans nos réunions contre le bolchevisme.**

Malheureusement, et dès le début, l'autre partie n'a pas respecté les accords. La conséquence de ces machinations fut une trahison qui d'abord liquida tout le nord-est de l'Europe. Vous savez tous ce que cela nous a coûté de devoir assister sans mot dire à l'étranglement du petit peuple finlandais. Pourtant je me suis tu. A quel point nous avons été affectés par les violences faites aux Etats baltes, seul celui-là le comprendra qui connaît l'histoire allemande, qui sait que dans ces pays l'on ne trouverait pas un kilomètre carré qui n'ait été ouvert à la culture et à la civilisation humaine par les travaux de pionniers allemands.

Et cependant, là encore je me suis tu. Ce n'est que lorsque J'ai senti plus vivement, de semaine en semaine, que la Russie soviétique voyait l'heure venue pour elle de se dresser contre nous, lorsque 22 divisions **soviétiques** se trouvèrent concentrées à notre frontière, alors que nous avions à peine trois divisions en Prusse orientale, Lorsque j'eus reçu, peu à peu, des preuves démontrant qu'à notre frontière les créations d'aérodromes se succédaient, que dans l'immense empire soviétique les divisions se concentraient les unes après les autres à nos frontières, que je me sentis moi-même inquiet.

L'histoire, en effet n'a pas d'excuse pour ceux qui n'ont pas su prévoir et déclarent après coup : je ne l'avais pas remarqué, ou : je n'y avais pas cru. Me trouvant à la tête du Reich allemand, je me sens responsable des destins du peuple allemand, de son existence, de **son présent** et, **autant que possible, aussi** de son avenir.

Je fus donc obligé de prendre des contre-mesures. Elles étaient de nature purement défensive. Tout de même une constatation put être faite dès les mois d'août et de septembre de l'année dernière, une action contre l'Angleterre qui aurait surtout retenu à l'Ouest toute la flotte aérienne allemande, n'était plus possible, car nous avions dans le dos un Etat qui se préparait chaque jour davantage à se lancer contre le Reich à un pareil moment.

Mais nous n'avons compris toute l'ampleur de ces préparatifs que dans ces derniers temps.

A cette époque je voulus encore une fois éclaircir tout le problème, et à cet effet j'invitai Molotov à venir à Berlin. Il me posa les quatre conditions que vous connaissez.

Primo : L'Allemagne devait permettre définitivement que I'U.R.S.S., se sentant de nouveau menacée par la Finlande, en vînt à une liquidation avec cette dernière. je ne pouvais faire autrement que de refuser l'approbation demandée.

La deuxième question concernait la Roumanie. C'était la question de savoir. si la garantie allemande protégerait également la Roumanie contre l'U.R.S.S. Là encore je devais m'en tenir à la parole que l'avais donnée. je ne regrette pas ce que j'ai fait, car j'ai trouvé en Roumanie, dans le général Antonescoe, un homme d'honneur qui, lui-aussi, a tenu inconditionnellement sa parole.

La troisième question concernait la Bulgarie. Molotov exigeait que l'U.R.S.S. eût le droit de placer des garnisons en Bulgarie, afin que la Russie exerçât sur cet Etat un droit de garantie. Ce que cela signifie, l'exemple de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lithuanie nous l'avait suffisamment appris. Sur ce point, je pus alléguer que l'octroi d'une telle garantit était conditionné par le désir correspondant de l'Etat en question. Or je n'avais pas connaissance d'un tel désir. Je devais **tout d'abord prendre mes renseignements et consulter mes alliés**.

La quatrième question avait trait aux Dardanelles. La **Russie revendiquait** des bases sur les Dardanelles. Que Molotov essaie aujourd'hui de nier ce fait, il ne faut pas s'en étonner outre mesure. S'il quittait Moscou demain ou après-demain, il nierait probablement le fait qu'il n'y est plus.

En tout cas, il a posé ces revendications et je les ai repoussées.

Je ne pouvais agir autrement, et je n'eus plus de doute que la plus grande prudence s'imposait désormais. J'ai observé depuis, avec la plus grande attention, ce qui se passait en Russie soviétique. Nous avons pris soigneusement note de toute division dont nous constations le déplacement, et nous avons pris les mesures qui s'imposaient, obéissant en cela à notre devoir. Au mois de mai, la situation était devenue telle qu'il était hors de doute que la Russie avait l'intention de nous attaquer à la première occasion. Vers la fin du mois de mai, ces symptômes s'amoncelèrent de telle sorte que l'on ne pouvait plus écarter l'idée de la menace d'une lutte à mort.

Je dus alors garder obstinément le silence, ce qui me fut doublement pénible. Ce silence était moins difficile à l'égard de la patrie, car elle doit comprendre enfin qu'il y a des moments où l'on ne peut pas parler, si l'on ne veut pas mettre toute la nation en danger, mais c'était beaucoup plus difficile à cause de mes soldats, qui occupaient, division par division, la frontière de l'est du Reich sans savoir ce qui se passait, sans se douter du changement qui s'était opéré entre-temps et qu'il leur faudrait peut-être un jour engager une lutte difficile, la plus difficile de tous les temps.

Et c'est précisément à cause d'eux que je ne devais pas parier, car si j'avais prononcé une seule parole, cela n'aurait certes rien changé à la décision de Monsieur Staline, mais l'effet de la surprise, ma dernière arme, aurait été perdu. Toute annonce prématurée, toute allusion même, aurait coûté la vit à des centaines de milliers de nos camarades.

Et c'est encore pour cette raison **que j'ai aussi gardé** le silence le jour où je me suis **définitivement décidé à faire** le premier pas. Car, lorsque je vois un adversaire me mettre en joue, je n'attends pas qu'il tire, niais je préfère presser le premier la gâchette. Ce fut, je puis bien le dire aujourd'hui, la décision la plus pénible de toute ma vie. Un tel pas, en effet, ouvre une porte qui ne recèle que des secrets, et les générations postérieures seront les seules à savoir comment cela s'est produit et ce qui est arrivé.

On ne peut que, dans son for intérieur, se mettre en règle avec sa conscience, en s'en remettant à son peuple, aux armes que l'on a soi-même forgées, et enfin, comme je l'ai déjà dit si souvent, prier le Seigneur de bénir celui qui est prêt et décidé à engager une lutte sacrée, toutes de sacrifice, pour son existence.

C'est le 22 juin au matin que s'est déclenchée la plus grande bataille de l'histoire mondiale. Trois mois et demi environ se sont écoulés depuis et je puis aujourd'hui, devant vous, faire cette constatation :

Tout s'est déroulé jusqu'ici selon les plans établis !

Quelles que soient les surprises que le soldat ou la troupe ont peut-être rencontrées, le commandement ne s'est pas laissé ravir, une seconde, la direction des opérations. Au contraire: jusqu'à ce jour, chaque action s'est déroulée avec la même précision que jadis à l'est, contre la Pologne, ensuite contre la Norvège, enfin dans l'ouest et dans les Balkans. Une autre constatation s'impose. Nous ne nous sommes trompés ni sur l'exactitude des plans ni sur la valeur et la bravoure unique, historique même du soldat allemand – nous ne nous sommes pas trompés non plus sur la qualité de nos armes !

Nous ne nous sommes pas trompés non plus sur l'admirable fonctionnement de toute notre organisation du front, sur la **domination des immenses espaces de l'arrière**, pas plus que sur l'attitude de la patrie allemande.

Nous nous sommes toutefois trompés sur un point : nous étions loin de croire que les préparatifs de ces adversaires contre l'Allemagne et l'Europe étaient si gigantesques, que le danger était si incommensurable que nous avions été si près cette fois de la destruction non seulement de l'Allemagne, mais aussi de l'Europe entière. Cela, je puis le dire aujourd'hui.

Je le dis aujourd'hui parce que je suis en droit d'affirmer que cet adversaire est brisé et qu'il ne se relèvera plus !

Une puissance s'était ici rassemblée contre l'Europe, puissance dont beaucoup malheureusement ne soupçonnaient pas la force et dont beaucoup aujourd'hui encore, ne se font aucune idée. C'eût été une seconde invasion des Mongols sous un nouveau Gengis Khan.

Si ce danger a été écarté, nous le devons d'abord à la bravoure, à la résistance et à l'esprit de sacrifice de nos soldats allemands, ainsi qu'au sacrifice de tous ceux qui marchent avec nous. Car cette fois, peut-on dire, l'heure du réveil a sonné par tout le continent.

Au nord combat la Finlande – un vrai peuple de héros ! dans ses vastes espaces, elle est souvent toute seule, ne pouvant compter que sur sa propre force, sur son courage, sa bravoure et ses capacités de résistance.

Au sud, la Roumanie. Elle s'est relevée avec une rapidité étonnante, sous la direction d'un homme aussi brave que décidé, d'une crise comptant parmi les plus graves qui puissent assaillir un peuple et un pays. Nous avons ainsi une idée de toute l'étendue de ce théâtre d'opérations, qui va de la Mer Blanche à la Mer Noire. C'est dans ces espaces que combattent nos soldats allemands et, parmi eux et avec eux, des Italiens, les Finnois, les Hongrois, les Roumains, les Slovaques. Des Croates se dirigent vers le front, des Espagnols se jettent aujourd'hui dans la mêlée. Des **Belges**, des **Hollandais**, des Danois, des Norvégiens et même des Français sont venus se joindre à ce vaste front ou y seront bientôt. Vous connaissez déjà, dans les grandes lignes, le déroulement de cette phase unique de l'histoire.

Trois groupes d'armées allemandes ont été mis en ligne. L'un avait la mission d'enfoncer le milieu du front, l'une des deux ailes devait avancer sur Léningrad et l'autre occuper l'Ukraine. Dans l'essentiel, ces premières tâches sont accomplies.

Les adversaires ont dit souvent, dans cette période de combats prodigieux et uniques dans l'histoire : « Pourquoi ne se passe-t-il rien ? « – Eh bien ! il s'est toujours passé quelque chose ! et c'est justement parce **qu'il se passait quelque chose que nous ne pouvions pas parler** !

Si j'étais actuellement Premier Ministre anglais, peut-être parlerais-je aussi à jet continu – puisqu'il ne se passe rien là-bas. Voilà la différence ! mes compatriotes, il faut que je dise ceci aujourd'hui devant le peuple allemand tout entier : il fut souvent impossible de parler, non pas que nous n'apprécions pas à leur juste valeur les performances prodigieuses et ininterrompues de nos soldats, mais parce que nous ne voulons pas que l'adversaire ait prématurément connaissance de faits qu'il ne remarque que des jours, voire même des semaines plus tard, grâce son misérable service de renseignements.

En effet – je l'ai fait déclarer récemment dans le communiqué de l'armée – le communiqué de l'armée allemande est un communiqué véridique. Même si un gratte-papier britannique quelconque, à l'esprit obtus, prétend que ces nouvelles doivent être tout d'abord confirmées, le communiqué de l'armée allemande s'est toujours trouvé jusqu'ici amplement confirmé !

Est-il douteux par hasard que nous ayons remporté la victoire en Pologne, et non les Polonais, bien que la presse anglaise ait été d'un autre avis ? Que nous sommes en Norvège, et non les Anglais ? Que nous avons remporté la victoire en Belgique et en Hollande, et non les Anglais ? Que l'Allemagne a vaincu la France, et non inversement ? Que nous sommes en Grèce, et non les Anglais ou les Néo-Zélandais, et que ce ne sont pas eux qui sont en Grèce, mais nous. Donc, le communiqué de l'armée allemande a bien dit la vérité.

Il n'en va pas autrement à l'est. D'après la version anglaise, nous avons subi là-bas depuis trois mois défaite sur défaite. Mais nous sommes à mille kilomètres de notre frontière, nous sommes à l'est de Smolensk, nous sommes devant Léningrad et devant la Mer Noire. Vous sommes devant l'a Crimée et les Russes ne sont pas sur le Rhin.

Si les Soviets ont jusqu'à présent constamment remporté des victoires, alors ils les ont mal exploitées, car ils ont reculé, après chaque victoire, dé 100 à 200 kilomètres, **probablement pour nous attirer toujours plus avant dans la profondeur du pays** !

Au reste, les chiffres, nous font mesurer l'échelle de cette lutte.

Beaucoup d'entre vous ont fait la Grande Guerre et savent ce que c'est que de faire des prisonniers et d'avancer en même temps de 100 kilomètres. Le nombre des prisonniers soviétiques s'est élevé à 2,5 millions. Le nombre des canons pris à l'ennemi ou détruits – donc qui se trouvent de notre côté – est de 22 000 en chiffre rond.

Le nombre des tanks détruits ou pris – se trouvant de notre côté – s'élève déjà à plus de 18 000. Le nombre des avions détruits, anéantis et abattus dépasse 14 500. Nos troupes ont derrière elles un espace deux fois plus grand que ne l'était le Reich allemand en 1933, lorsque le suis arrivé au pouvoir, ou quatre fois plus grand que l'Angleterre. La distance – à vol d'oiseau – parcourue par nos soldats allemands est aujourd'hui, en moyenne, de plus de 800 à 1 000 kilomètres. C'est la distance à vol d'oiseau. Il faut, en réalité, compter une fois et demi ou deux fois plus – sur un front d'une longueur gigantesque et en face d'un adversaire qui – il faut bien le dire – n'a rien de commun avec l'homme, mais rappelle la bête sauvage.

Nous avons, vu ce que te bolchevisme peut faire des hommes. Il **est Impossible de montrer au pays les documents photos** dont nous sommes en possession. Un cerveau humain ne imaginer de plus horrible, un adversaire qui combat, d'un coté poussé par ses instincts sanguinaires de bête sauvage, d'un autre par la lâcheté et la peur qu'il a de ses commissaires. Nos soldats ont appris à connaître ce pays après 25 années de bolchevisme. Je sais une chose : celui qui a été dans ce pays et avait peut-être conservé encore au fond de lui-même quelques traces de foi communiste au sens le plus idéal du mot, celui-là reviendra guéri, vous pouvez en être convaincus !

Mes descriptions du *Paradis des ouvriers et des Paysans* ont toujours été exactes. A la fin de cette campagne, cinq ou six millions de soldats confirmeront que J'ai dit la vérité. Ils seront des témoins auxquels Je pourrai faire appel. Ils ont marché sur les routes de ce paradis. Ils n'ont pas pu vivre dans les misérables taudis de ce paradis, car ils n'y entrent pas si cela n'est pas absolument nécessaire. Ils ont vu les institutions de ce paradis.

Ce n'est qu'une vaste fabrique d'armements qui, fonctionne aux frais du standard de vie des habitants. Une fabrique d'armements contre l'Europe.

Et c'est contre cet ennemi cruel, bestial, féroce, contre cet ennemi muni d'un armement prodigieux, que nos soldats ont remporté ces victoires également prodigieuses. Je ne connais point de mots qui puissent égaler leurs prouesses. Les preuves de courage et de bravoure qu'ils donnent constamment là-bas, les incommensurables efforts qu'ils y déploient, tout cela est inimaginable ! Qu'il s'agisse de nos divisions blindées ou de nos formations motorisées, de notre artillerie ou de nos soldats du génie, que nous pensions à nos aviateurs, chasseurs, bombardiers de combat en piqué et aviateurs de bataille, que nous songions à notre marine, aux équipages de nos sous-marins, que nous parlions, enfin, de nos troupes alpines opérant dans le nord, ou des hommes de nos militaires *SS*, ils sont tous égaux !

Mais au-dessus de tout, et je tiens à souligner de nouveau et tout particulièrement ce point – celui de nos soldats qui, par ses exploits se classe au premier rang, c'est le fantassin allemand, c'est le fusilier allemand !

Ensuite, mes amis, nous avons là-bas des divisions qui, depuis le printemps, ont effectué des marches de plus de 2 500, et même de 3 000 kilomètres à pied de nombreuses divisions qui ont couvert 1 500 et jusqu'à 2 000 kilomètres. Ce sont là des choses qu'on dit facilement.

Je tiens seulement à déclarer ceci : si l'on parle de la guerre-éclair, ces soldats méritent vraiment que l'on considère leurs performances comme ayant la rapidité de l'éclair ! en effet, dans l'histoire ils n'ont été dépassés dans Cette marche en avant que par la, vitesse avec laquelle quelques régiments anglais ont opéré, eux, leur retraite.

Mais, alors il s'agissait de retraites-éclairs historiques qui ont dépassé en rapidité ces actions, mais non de si grandes distances parce que, dès de début, ces gens-là se sont toujours tenus à proximité immédiate de la côte.

Remarquez que je ne veux nullement offenser l'ennemi ; je veux seulement rendre au soldat allemand la justice qu'il mérite.

Il a accompli des prouesses impossibles à dépasser

Et avec lui toutes les organisations dont les membres sont aujourd'hui des ouvriers et en même temps des soldats. Car, dans cet énorme espace, presque chacun est aujourd'hui soldat. Tout travailleur est soldat, tout cheminot est soldat, là-bas !

Dans tout ce territoire, chacun doit constamment s'acquitter d'un service armé. Et c'est un gigantesque territoire ! ce que l'on réalise derrière ce front est, dans son genre, tout aussi prodigieux que ce qu'on réalise au front même. Plus de 25 000 km de chemins de fer russes ont été remis en activité, **plus** de 15 000 km de chemins de fer russes ont été adaptés à la largeur des voies allemandes. Savez-vous, mes compatriotes, ce que cela signifie ? C'est comme si l'on avait établi bout à bout dans l'est quinze lignes dont chacune serait égale à la plus grande diagonale traversant le Reich allemand de jadis, de Stettin aux Alpes de Bavière, c'est-à-dire adapté **aux voies allemandes quinze fois** cette diagonale de 1 000 km.

Ceux de l'arrière ne sont peut-être pas encore à même de se rendre exactement compte de ce que cela représente d'efforts et d'intense activité. Derrière tout Cela, il y a les bataillons du Service du travail, de nos organisations, surtout l'organisation Todt et les organisations de notre Berlinois Speer, et tous les autres qui sont là pour les services auxiliaires.

Au service de tout ce gigantesque front notre Croix-Rouge, nos officiers de santé, notre personnel sanitaire et nos sœurs de la Croix-Rouge, déploient leur activité. Ils se sacrifient vraiment tous ! et, derrière ce front, se constitue déjà la nouvelle administration qui fera le nécessaire pour que ces gigantesques territoires – si cette guerre dure longtemps soient rendus utilisables pour la patrie allemande et pour nos alliés. Ils en tireront un profit énorme, et nul ne peut douter que nous nous entendions à organiser de tels territoires.

Si je vous trace ici, en bref, un tableau des réalisations, vraiment uniques, de nos soldats et de tous ceux qui luttent ou travaillent dans l'est, je tiens aussi à exprimer les remerciements du front à ceux qui sont restés au pays ! le remerciement de nos soldats pour les armes que la patrie a forgées, ces armes excellentes et incomparables, pour les munitions qui, cette fois – à l'opposé de ce qui

s'est passé pendant la guerre mondiale – nous sont fournies en quantités illimitées. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une question de transport. Nous avons pris des mesures de prévoyance telles que je puisse, au plein milieu de cette guerre de matériel, en faire cesser la production dans de vastes domaines, parce que le sais qu'il ne y a plus d'ennemi que nous ne puissions vaincre avec les quantités de munitions dont nous disposons déjà.

Mais si vous lisez parfois dans les journaux quelque détail sur les plans gigantesques d'autres Etats, sur tout ce qu'ils veulent faire et tout ce qu'ils veulent entreprendre, et si vous entendez parler alors de sommes se montant à des milliards, alors, mes compatriotes, rappelez-vous ce que je vous dis maintenant :

1. **Nous aussi mettons au service de notre combat un continent entier ;**
2. **Nous ne parlons pas de capital, mais de puissance de travail, et cette puissance de travail, nous l'engageons à cent pour cent ; et**
3. **Si nous n'en parlons pas, Il n'est pas dit pour cela que nous ne fassions rien.**

Je sais très bien que les autres savent tout faire mieux que nous. Ils construisent des tanks qui sont invincibles, ils sont plus rapides que les nôtres, plus fortement blindés que les nôtres, ils ont de meilleurs canons que les nôtres, et ils n'ont pas du tout besoin d'essence.

Mais, jusqu'à présent, au combat, nous les avons abattus partout !

et c'est là le point décisif !

Ils construisent des avions merveilleux. Ce sont toujours des choses miraculeuses qu'ils font, tout à fait incompréhensibles, incompréhensibles également du point de vue technique. Mais ils n'ont encore aucune machine qui dépasse les nôtres.

Et les machines qui, aujourd'hui chez nous, roulent, tirent ou volent, ne sont pas les machines avec lesquelles nous roulerons, tirerons ou volerons l'année prochaine !

Je crois que cela sera suffisant pour tout Allemand. Tout le reste sera fait par nos inventeurs et par nos ouvriers allemands, et aussi par nos ouvrières allemandes.

Derrière ce front du sacrifice, du courage bravant la mort et du risque de sa vie, est rangé le front de l'arrière, un front formé par la ville et la campagne. Millions de paysans allemands, souvent aussi remplacés en grande partie par des vieillards, des adolescents ou par des femmes, ils accomplissent tous le summum de leur devoir.

Des millions et des millions d'ouvriers allemands travaillent sans faiblir jamais, et ce qu'ils accomplissent est admirable. Et partout encore, la femme allemande, la jeune fille allemande, remplacent les millions d'hommes aujourd'hui au front.

Nous pouvons vraiment dire : pour la première fois dans l'histoire, un peuple entier est au combat – en partie au front, en partie à l'arrière.

Mais lorsque je parle ainsi, il en résulte pour moi, vieux national-socialiste, une reconnaissance obligatoire : nous avons maintenant connu deux extrêmes. D'une part, les Etats capitalistes, qui refusent à leurs peuples, par des mensonges ou par des tromperies, les droits vitaux les plus naturels, qui se soucient exclusivement de leurs intérêts financiers, qui sont prêts en tout temps à leur sacrifier des millions d'hommes. Nous voyons de l'autre côté l'extrême communiste, un Etat qui a plongé dans une misère indicible des millions et des millions d'êtres humains, et qui sacrifie aussi à sa doctrine le bonheur de tous les autres.

A mes yeux, il ne peut en dériver pour nous qu'une seule obligation – poursuivre plus que jamais notre idéal national et socialiste ! car nous devons être fixés sur un point – Lorsque cette guerre sera un jour terminée, elle aura été gagnée par les soldats allemands venus des fermes, des fabriques, etc., et qui, dans leur ensemble, représentent vraiment la masse de notre peuple.

Et elle aura été gagnée par le pays allemand, avec ses millions d'ouvriers et d'ouvrières, de paysans et de paysannes. Elle aura été gagnée par les hommes qui travaillent au comptoir ou dans leur métier. Ce sont ces millions d'hommes laborieux qui l'auront gagnée ! **et alors, ce sera exclusivement à l'intérêt de ces hommes que cet Etat devra être adapté**.

Lorsque cette guerre sera terminée, J'en reviendrai plus fanatiquement national-socialiste que jamais !

Il en sera de même pour tous ceux qui sont appelés à diriger. Car dans cet Etat ne règne pas comme dans l'U.R.S.S. **le principe dit l'égalité**, mais **le principe de la justice**. Celui qui est apte au rôle de chef, a toujours pour nous la même valeur, que se soit en politique, dans le domaine militaire ou dans l'économie. Mais celui sans la collaboration duquel toute direction resterait une action vide et seulement une acrobatie de pensée, doit nous être tout aussi précieux. Et c'est là l'essentiel.

Le peuple allemand peut être fier aujourd'hui – il a la meilleure direction politique, il a les meilleurs hommes de guerre, il a les meilleurs ingénieurs, les meilleurs chefs, économique et organisateurs, il a aussi les meilleurs ouvriers et les meilleurs paysans.

Fondre tous ces hommes dans une même communauté, telle fut la tâche que nous, Nationaux-Socialistes, nous nous sommes autrefois imposée, une tâche qui, aujourd'hui, nous apparaît plus clairement que jamais.

Je reviendrai un jour de cette guerre avec mon vieux programme du parti, dont la réalisation me parait aujourd'hui peut-être encore plus importante qu'au premier jour !

C'est cette aperception qui m'a amené ici aujourd'hui encore, peu de temps d'ailleurs, pour parler au peuple allemand. Car il a de nouveau, dans le Secours d'hiver aussi, une occasion de manifester l'esprit de cette communauté.

Les sacrifices du front sont au-dessus de toute récompense.

Mais ce que le pays accomplit doit **aussi rester dorénavant gravé dans l'histoire**.

Il est nécessaire que le soldat du front sache que le pays s'occupe de la famille qu'il a laissée et qu'il fait pour elle tout ce qui dépend de lui. Il doit le savoir, et cela doit être afin que les sacrifices du pays figurent un jour honorablement a côté des prouesses imposantes du front. Chacun sait ce qu'il doit faire en cette période. Chaque femme, chaque homme, tous savent ce qu'on leur demande à bon droit, ce qu'ils sont tenus de donner.

Et si, un jour, dans la rue, vous vous demandez si vous devez donner encore une fois et que vous en sentiez l'obligation, ou non, jetez un regard autour de vous – peut-être rencontrerez-vous alors quelqu'un qui a sacrifié plus que vous pour l'Allemagne.

Ce n'est que lorsque ce peuple tout entier sera devenu une seule communauté dans le sacrifice, que nous pourrons espérer et attendre que la Providence nous soit également secourable dans l'avenir.

Le Seigneur n'a encore jamais aidé un paresseux, il n'aide non plus le lâche, il n'aide d'aucune façon celui qui ne veut pas s'aider lui-même.
Ici s'applique de la manière la plus grandiose le principe :

Peuple, aide-toi toi-même, et alors le Seigneur ne te refusera pas non plus son aide !

